Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 7 (1899)

Heft: 25

Artikel: Anciens-catholiques et protestants

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403434

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANCIENS-CATHOLIQUES ET PROTESTANTS.

Un de nos amis, qui suit de très près toutes nos explications interconfessionnelles, m'écrivait dernièrement: « Plus nous nous expliquons, plus nous, orientaux, nous vous paraissons *romanisants,* et plus vous, anciens-catholiques, vous nous paraissez *protestantisants.* »

C'est vrai, et il ne saurait en être autrement. Les anciens-catholiques doivent paraître « protestantiser », parce que quiconque proteste contre le système ultramontain doit forcément avoir quelque ressemblance avec les protestants, qui, au XVIe siècle, ont élevé une formidable protestation contre Rome. Et, d'autre part, les orientaux, qui, au XVIe siècle et depuis, ont combattu les protestants pour des raisons multiples et avec des armes souvent romaines, doivent nécessairement paraître « romaniser ».

Mais ce n'est là qu'un point de vue superficiel: car les anciens-catholiques ont un critérium dogmatique et théologique tout autre que celui des protestants. En l'appliquant, ils ne peuvent pas aboutir au protestantisme, mais seulement au catholicisme ou à l'orthodoxie de l'ancienne Eglise indivisée. Et si les orientaux appliquent exactement ce même critérium, qu'ils admettent également, ils ne peuvent pas plus aboutir au romanisme que les anciens-catholiques ne peuvent aboutir au protestantisme. Anciens-catholiques et orthodoxes doivent inévitablement se rencontrer et s'unir tôt ou tard.

Nous pourrions les uns et les autres nous en tenir à cette réflexion, dont les faits confirment déjà la justesse. Mais il me semble qu'il y a mieux à faire et que nous pouvons aller plus loin. Nous, anciens-catholiques, nous avons été accusés d'être des protestants ou du moins d'aller au protestantisme, et cette

accusation impliquait, dans l'esprit de ceux qui se la permettaient, une condamnation, et même une condamnation d'hérésie: car, pour eux, protestantisme signifie, in globo, hérésie. Nous ne saurions admettre ni cette exécution par trop sommaire, ni cette manière de raisonner par trop abusive. Des hommes sérieux doivent voir les choses de près et serrer les questions, surtout quand elles ont une telle gravité. C'est ce que je veux faire dans cet article, pour compléter les déclarations que nous avons déjà, maintes fois, publiées [1]).

I. Comment l'accusation de protestantisme lancée contre les anciens-catholiques est sans fondement.

Dès qu'un penseur est assez osé pour n'être pas de l'avis d'un théologien qui croit avoir le monopole de l'orthodoxie, il est traité par celui-ci de *protestant*. Les jansénistes, par exemple, ont osé penser autrement que les jésuites, aussitôt les jésuites les ont accusés de protestantisme. Le P. Longhaye, dans son *Histoire de la littérature française au XVII*e *siècle* (T. II, p. 122), a appelé Arnauld un autre Luther, et Nicole un autre Mélanchton. Saint-Cyran a été accusé, lui aussi, de « blasphémer » comme Luther et comme les calvinistes. « Aurelius, disaient les jésuites, blasphème avec Luther contre l'ancienne loi et parle de la nouvelle comme font les calvinistes. » « Le cardinal de Richelieu avait accoutumé de comparer cet abbé à Luther et à Calvin. » La duchesse d'Aiguillon ayant prié le cardinal de délivrer cet abbé, le cardinal lui répondit « que, si on eût tenu prisonniers Luther et Calvin, la France et l'Allemagne seraient encore toutes catholiques ».

Un jésuite, le P. Guymond, a comparé aussi Descartes et Malebranche à Calvin. Le P. André lui a répliqué, le 15 juillet 1708, en montrant comment Descartes n'était pas calviniste [2]). Bien plus, Bossuet lui-même a accusé Fénelon d'être aussi hérétique que Luther. Mais qu'est-ce que cela prouve? Rome, il est vrai, a condamné Fénelon, mais « grâce à l'insistance de

---

[1]) Voir, dans la *Revue:* 1896, n° 16, *Réponse à quelques objections,* p. 786-800; 1897, n° 20, *Ni ultramontains, ni gallicans, ni protestants, mais catholiques,* p. 770 à 789; — et plusieurs articles de M. le prof. LANGEN: 1896, n° 13, p. 71-94; n° 15, p. 420-434, etc.

[2]) Voir KRANTZ, *Essai sur l'esthétique de Descartes,* p. 336-337; Paris, Alcan, 1898.

Louis XIV et de Bossuet »; et aujourd'hui, M. Ch. Urbain justifie à peu près Fénelon contre Bossuet, en disant: « Il m'a semblé plusieurs fois que, dans son ample et copieuse démonstration, Bossuet tirait trop les textes à lui, leur faisant dire ce qu'ils ne disent point, ou, quand ils lui sont contraires, en affaiblissant la signification par des explications assez peu plausibles. Il y a plus, *il joue sur les mots* [1]. »

Bien plus, le P. Rozaven, jésuite, a publié cette opinion, en 1862, que le catéchisme du métropolite Platon est « rempli des erreurs de Luther » [2].

Ainsi, à en croire des théologiens qui sont loin d'être les premiers venus, Saint-Cyran serait protestant, Arnauld protestant, Nicole protestant! Eux, qui ont combattu si opiniâtrément les protestants! Descartes protestant, Malebranche protestant, Fénelon protestant, et même le métropolite russe, Platon, protestant! En vérité, n'est-ce pas ridicule? A quoi bon ce gros mot, qui, comme tous les gros mots, ne contient guère que de l'erreur? A qui fera-t-on croire que les personnages incriminés ont été réellement protestants? Qui dit trop ne dit rien. Il en est de même de l'accusation lancée contre les anciens-catholiques; elle part du même fond et n'a pas plus de valeur. Si encore elle était précise, on pourrait la discuter et la réfuter. Mais non. Nos adversaires ne parlent qu'en général. A en croire quelques indications, il paraîtrait que nous serions protestants à cause de nos doctrines sur l'eucharistie. S'il en était ainsi, nos adversaires seraient bien imprudents: car, dans les études que nous avons publiées sur l'eucharistie, nous nous sommes bornés à citer des textes de l'Ecriture sainte et des textes des Pères, et nous en avons simplement *constaté le sens exact,* sans donner aucune explication qui nous fût propre; en sorte que l'accusation de protestantisme retomberait en plein sur les auteurs sacrés et sur les Pères. Que les orthodoxes qui nous accusent y regardent de près! La question est grave. Ils feront bien d'étudier, *dans les sources mêmes et non dans les ouvrages ultramontains ou ultramontanisés,* l'histoire des doctrines eucharistiques. En tout cas, ils n'ont jusqu'à présent réfuté aucun texte produit par nous. Seraient-ils de ceux qui

---

[1]) *Revue d'histoire litt. de la France,* janvier 1898, p. 140.

[2]) *L'Eglise russe et l'Eglise catholique,* p. 41; Paris, Duprat.

accusent sans prouver, et qui font des procès de tendance sans les justifier? S'il est une question où il soit aisé de constater le dogme de l'ancienne Eglise et les innovations des théologiens à partir du IXe siècle, c'est bien la question eucharistique. Ils n'ont donc qu'à parler clairement, nous leur répondrons clairement.

Passer en revue toutes les questions théologiques sur lesquelles il y a dissentiment entre les catholiques ou les orthodoxes et certains protestants, ce serait une étude qui dépasserait de beaucoup les bornes d'un article de Revue. Cette étude, nous la ferons, si jamais nos discussions interconfessionnelles la mettent à l'ordre du jour. Pour le moment, il n'en est pas question, et nous ne pouvons que nous borner à maintenir de nouveau non seulement notre critérium catholique, mais encore tous les dogmes définis par l'Eglise indivisée des huit premiers siècles.

Donc l'accusation de protestantisme lancée contre nous ne prouve rien, pas plus que l'accusation d'être trop à gauche, lorsqu'elle est lancée par quelqu'un qui est trop à droite. Trop à gauche, trop à droite, ce sont là des expressions relatives, dont l'exactitude dépend uniquement du point où l'on doit être placé pour bien juger. Ceux qui disent à leurs adversaires qu'ils sont trop à gauche, sont-ils à ce point même, ou ne sont-ils pas trop à droite? Là est la question. Laissons donc les mots et ne voyons que les choses.

Voyons d'autant plus les choses que le mot « protestantisme » est un des mots en *isme* les plus obscurs, un de ceux qu'il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de définir exactement, sinon comme méthode, du moins comme système et comme credo. On peut y découvrir à peu près tout: une prétendue orthodoxie, qui va jusqu'à l'extrême rigidité, et un prétendu libéralisme, qui va jusqu'à l'extrême laxisme. Ce mot peut ainsi servir, aux uns, à justifier des erreurs, et à d'autres, à condamner des vérités. C'est donc un devoir de l'examiner de très près.

II. Qu'est-ce que le protestantisme actuel?

Le protestantisme est-il la religion parfaite et la seule religion véritable, la vérité évangélique pure, l'Eglise chrétienne

rétablie dans sa forme primitive et dans toute sa vérité apostolique? Il est des protestants qui n'hésitent pas à l'affirmer [1]; affirmation naïve, à laquelle trop de faits donnent le démenti et qui est rejetée, croyons-nous, par l'immense majorité des protestants eux-mêmes.

Le protestantisme est-il la négation de l'Eglise, du christianisme, de la religion? Il est des papistes qui n'hésitent pas à l'affirmer. M. F.-W. Grey a fait dernièrement l'argumentation suivante dans l'*American Catholic Quarterly Review* (janvier 1897): « Sans unité, point de société; sans autorité, point de religion: *donc le protestantisme n'est pas une religion;* il y a des protestants, *il n'y a pas de protestantisme* [2]. »

Selon M. de Mun, le protestantisme est le père de la Révolution française, en ce qu'il a « soustrait la société humaine à l'ordre surnaturel », et en ce qu'il « n'a donné à l'individu pour limite de son droit que la loi sortie de sa propre volonté ». A quoi M. Frank Puaux a répliqué: « La grandeur et la puissance de la Réforme sont nées de son caractère religieux, et voilà précisément ce que méconnaît M. de Mun, alors qu'il parle de la société soustraite à l'ordre surnaturel. Sans doute, pour lui, Rome est seule en possession de cette divine puissance, mais le monde moderne se refuse à le reconnaître... La Révolution française ne procède pas directement de la Réforme, par cette raison, à mieux dire, par ce fait que la Réforme avait été écrasée en France par la persécution [3]. »

On connaît les sévérités exercées envers la presse protestante et les œuvres protestantes par Mgr Abbet, évêque de Sion (Suisse); mais on connaît aussi la sévère réplique qui lui a été faite par le correspondant même du Vatican, de la *Gazette de Lausanne* [4]. En sorte que, même parmi les catholiques-romains, il serait impossible de trouver l'unanimité dans la mesure et dans la forme des jugements à porter contre le protestantisme.

L'opinion qui exalte le protestantisme comme la seule Eglise où l'on puisse être chrétien, et celle qui lui dénie tout carac-

---

[1]) M. Aug. Sabatier a écrit, dans son *Esquisse d'une philosophie de la religion*, p. 255: « Dans le protestantisme *seul*, je puis recueillir l'héritage du Christ, c'est-à-dire être chrétien, sans asservir ma conscience à aucun joug extérieur. »

[2]) Voir la *Revue catholique des Revues*, 5 avril 1897, p. 609.

[3]) *Revue chrétienne*, avril 1898, p. 319.

[4]) Voir le numéro du 24 mars 1898.

tère chrétien, sont donc deux opinions extrêmes, fanatiques et erronées. Non, le protestantisme n'est ni si haut ni si bas, ni si parfait ni si nul. Les Eglises orientales, qui se sont toujours tenues à une grande distance des Eglises protestantes, n'ont jamais jugé ces dernières avec la sévérité papiste; et M. l'abbé Duchesne a rappelé avec raison qu'en 1718 le baptême des luthériens et des calvinistes fut accepté tant en Russie que dans les patriarcats grecs; que cette acceptation, il est vrai, ne fut pas maintenue en 1756; mais que, depuis 1860, le synode d'Athènes, puis le patriarcat de Constantinople, se sont décidés à ne pas renouveler le baptême occidental [1]).

C'est donc entre ces deux erreurs extrêmes qu'il faut se placer pour juger exactement le protestantisme. Mais là même, dans ce vaste milieu, il y a place pour des hypothèses et des attitudes sans nombre. De toutes ces attitudes, quelle est la vraie? Quelle est au juste la marque caractéristique, fondamentale, essentielle, du protestantisme? Faut-il, pour l'indiquer, se borner à répéter contre lui les griefs des trois derniers siècles, griefs formulés par des adversaires violents et presque toujours excessifs? Quelques phrases tirées des anciennes théologies protestantes suffisent-elles pour trancher toute difficulté, comme si le protestantisme n'avait pas changé, comme si les protestants d'aujourd'hui en étaient encore au même point que leurs ancêtres? Il est clair que c'est à toutes les questions nouvelles qu'il faut répondre, et qu'il faut y répondre non en bloc, mais par des analyses nouvelles, plus calmes et plus impartiales que celles qui ont été faites jusqu'à présent. Jusqu'à présent, en effet, on a plutôt discuté agressivement et en vue d'une rupture; or, il faut aujourd'hui discuter pacifiquement et en vue d'une explication loyale, et même, si cela est possible, en vue d'une entente et d'une union. Telle est la situation, à notre point de vue.

Avant tout, si l'on entend par protestantisme le système qui consiste à ne reconnaître comme règle de la foi que la Bible, interprétée par le libre examen individuel; à repousser toute tradition, même universelle; à rejeter toutes les définitions dogmatiques des conciles œcuméniques de l'ancienne Eglise; à éliminer tous les sacrements, sauf le baptême et la cène; à

---

[1]) *Eglises séparées,* p. 146.

ne reconnaître aucun sacerdoce, aucune hiérarchie ecclésiastique, aucune autorité religieuse autre que celle de la Bible et de la conscience individuelle; — si, dis-je, on définit ainsi le protestantisme, il est clair qu'il est erroné et inacceptable. Dans ce cas, toute discussion entre les protestants et nous serait impossible.

Mais cette définition du protestantisme est-elle exacte? Non. Car plusieurs des erreurs qu'elle contient n'ont pas été admises par tous les protestants d'autrefois, et elles ne le sont pas encore par tous ceux d'aujourd'hui. Direz-vous que la majorité les admet aujourd'hui? C'est possible. Mais je répliquerai: 1° qu'en dehors de cette majorité possible beaucoup de protestants ne les professent pas; quantité qui est loin d'être négligeable; 2° que cette majorité possible d'aujourd'hui est accidentelle; qu'elle ne repose sur aucune base nécessaire, ni évangélique, ni scientifique; qu'elle peut donc disparaître et faire place, demain, à une autre majorité, qui continuerait encore à se dire protestante et qui cependant ne le serait pas dans le sens ci-dessus défini. Or, n'est-ce pas là un vrai gâchis? N'est-ce pas, en tout cas, un état de choses qui ôte au mot « protestantisme » toute précision, et qui devrait par conséquent l'écarter de toute discussion exacte et précise, où il s'agit de choses et non de mots, de clarté et non d'obscurité?

Si l'on entend par protestantisme « la protestation contre Rome », alors sont protestants tous ceux qui protestent contre Rome: d'abord et avant tout, les orthodoxes orientaux, qui depuis le IXe siècle repoussent les prétentions de Rome; ensuite, tous les prétendus hérétiques du moyen âge, qui, dès le IXe siècle, ont protesté contre les innovations romaines; puis, les gallicans, qui ont protesté, eux aussi, sur beaucoup de points, contre Rome; puis, les protestants, et enfin, les anciens-catholiques, qui réclament, eux aussi, cet honneur. — Mais, d'autre part, si le protestantisme consiste à protester contre Rome, comment tant de protestants peuvent-ils, aujourd'hui, marcher avec Rome et défendre les intérêts de Rome contre ses ennemis religieux et politiques? Donc il est impossible de définir actuellement le protestantisme « une protestation contre Rome », un grand nombre de protestants ayant l'esprit de Rome, les procédés de Rome, et étant les amis et même les alliés de Rome.

Quelquefois on définit le protestantisme: « le combat contre le cléricalisme ». Certes, il serait très bien que tous les protestants combattissent le cléricalisme. Mais, 1° beaucoup de protestants soutiennent les cléricaux papistes; 2° beaucoup de protestants sont même plus cléricaux que les cléricaux du papisme. « Les jésuites protestants, écrivait dernièrement un protestant, n'ont rien à apprendre de leurs frères catholiques (*lire* papistes) [1]. » Donc la définition en question ne porte pas.

Des protestants caractérisent volontiers le protestantisme en le représentant comme un appel aux documents chrétiens du premier siècle et comme une restitution de la vérité primitive. Mais, de fait, cet appel n'aboutit qu'à des contradictions entre les protestants orthodoxes et les protestants réformistes, ceux-là tenant pour « vérité primitive » une doctrine toute différente de la doctrine prétendue primitive de ceux-ci. Donc, de fait, cette caractéristique ne caractérise qu'un effort, mais non une doctrine, encore moins une Eglise.

Peut-on dire que le protestantisme est la mise en lumière du vrai dogme chrétien? Non: car les protestants sont en pleine confusion sur la question des dogmes, et même beaucoup d'entre eux rejettent toute espèce de dogme. Par exemple, selon M. le pasteur Ed. Rabaud, « le protestantisme, dans son principe, est fatalement condamné aux variations du dogme; les points fondamentaux se succèdent et se remplacent, et l'hérésie de la veille devient régulièrement la vérité du lendemain [2]. » Et selon Vinet: « Le principe caractéristique du protestantisme est tout à fait en dehors du dogme; ce principe n'est autre chose que l'indépendance absolue de la conscience. » Cette dernière assertion de Vinet est-elle exacte? Non: car les protestants ne sont pas seuls à revendiquer l'indépendance, même absolue, de la conscience. Tout homme qui se respecte, même un payen, tient à sa conscience et refuse de faire quoi que ce soit contre elle. Le mot de Vinet ne caractérise donc personne, puisqu'il caractérise à peu près tout le monde, je veux dire tous les honnêtes gens.

Dira-t-on que le protestantisme est l'affirmation de l'autorité de la Bible? Ce ne serait pas entièrement exact: car beau-

---

[1]) Voir le *Genevois* du 13 mai 1897: correspondance F. D.

[2]) Voir la *Semaine religieuse de Genève*, 28 février 1885, p. 35.

coup de protestants aujourd'hui refusent à la Bible toute autorité; elle n'est pour eux qu'un livre ordinaire, et ils déclarent superstitieuse et absurde la croyance à toute inspiration surnaturelle de la Bible. Cette définition n'est donc que partiellement vraie, en ce sens qu'elle n'est admise que par une fraction des protestants. Et, d'autre part, elle convient beaucoup mieux aux autres Eglises, qui, toutes, professent la doctrine de l'inspiration biblique.

Dira-t-on que le protestantisme est l'affirmation de l'autorité suprême de la conscience? Je répondrais que les libres-penseurs en disent autant, et que, d'ailleurs, d'autres protestants, tout en admettant l'autorité et la liberté de la conscience, prétendent pourtant la soumettre au témoignage des Livres saints. M. J.-L. B. a écrit dans la *Semaine religieuse* de Genève (2 avril 1898): «J'oblige la conscience à s'incliner devant le témoignage; car c'est ce dernier qui, conservant toute sa valeur, décide en dernier ressort. Il ne sied pas à la conscience de se poser en juge d'une Révélation à laquelle elle doit finalement d'être ce qu'elle est.»

Dira-t-on que le protestantisme consiste dans le libre examen, appliqué à l'Ecriture sainte [1]? Je répondrai que ce n'est là qu'une méthode et non une doctrine; que cette méthode est pratiquée aussi par les vrais catholiques, qui se prétendent parfaitement libres dans leur examen de la Bible; et qu'il peut se faire que beaucoup de protestants, en usant ainsi de leur libre examen, arrivent à la foi catholique ou orthodoxe. S'ils professent la foi orthodoxe, seront-ils repoussés des orthodoxes? Certainement non. Voilà donc un protestantisme qui peut aboutir à l'orthodoxie catholique. Or, il en est un autre qui, toujours au nom du libre examen, aboutit soit au papisme, soit même à la négation de toute Eglise, comme les faits le démontrent chaque jour. On voit donc clairement toute l'insuffisance du libre examen comme critérium et comme caractéristique.

Dira-t-on que le protestantisme consiste dans la croyance à l'*Ecriture sainte,* interprétée ou par le libre examen ou par l'inspiration individuelle? Je ferai la même réponse que précédemment: ce n'est là qu'un procédé, et il peut se faire que

---

[1]) M. Lanfrey a écrit: «La liberté d'examen est non seulement le fondement, mais le seul dogme stable du protestantisme.» *(L'Eglise et les philosophes*, p. 69.)

beaucoup d'esprits soient amenés, par l'Ecriture sainte ainsi interprétée, soit à la doctrine orthodoxe, soit à la doctrine papiste, soit à la doctrine rationaliste.

Dira-t-on que le protestantisme consiste à professer, sur la tradition, sur la foi et les œuvres, sur la nature et la grâce, sur le libre arbitre et le péché, sur la prédestination et la justification, sur l'efficacité des sacrements, sur le dogme eucharistique, etc., des doctrines opposées aux doctrines papistes? Je répondrai: 1° que cette définition du protestantisme est encore moins précise que les définitions précédentes; 2° que beaucoup de protestants actuels, alliés aux papistes, ne l'accepteraient pas; 3° que, fût-elle exacte, cette définition ne saurait suffire à faire condamner le protestantisme en bloc et d'une façon absolue: car l'enseignement papiste sur tous ces points est erroné ou susceptible d'interprétations erronées, et le rejeter est plutôt, a priori, une garantie d'orthodoxie qu'un grief d'hérésie.

Dira-t-on que le protestantisme est la doctrine de Luther et de ses partisans? Les partisans de Calvin, de Zwingli, de Henri VIII, n'admettront jamais cette définition.

Dira-t-on le contraire, à savoir, que le protestantisme est, non la doctrine luthérienne, mais la calviniste, ou la zwinglienne, ou l'anglicane? Mais les luthériens n'y consentiront jamais, beaucoup d'anglicans encore moins, etc. C'est un fait que, même dans les questions de la christologie et de la justification, les luthériens et les calvinistes diffèrent d'opinions [1]). C'est un fait que la plupart des protestants d'aujourd'hui ont rompu avec le protestantisme traditionnel, et que plusieurs vont même jusqu'à n'en faire pas plus de cas que de la scolastique romaine [2]).

En outre, si vous faites consister le protestantisme dans le calvinisme, je vous demanderai quel calvinisme vous entendez: car il y en a plusieurs; il y a d'abord celui de Calvin même, et il y a ensuite les calvinismes de ses disciples, qui se sont modifiés considérablement du XVIe siècle au XIXe. Si vous me dites que vous considérez avant tout le calvinisme de Calvin, je vous objecterai que personne aujourd'hui, ou à peu près personne, n'enseigne strictement sa doctrine sur la pré-

---

[1]) Voir la *Revue chrétienne* de mars 1897, p. 167-168.

[2]) Voir Aug. Sabatier, *Esquisse d'une phil. de la relig.*, p. 220.

destination absolue et sur la corruption de la nature humaine. Voyez combien les choses changent! Lorsque Sébastien Castalion attaqua cette doctrine de Calvin, celui-ci lui répondit que son écrit, à lui Castalion, était « d'un côté si plein d'ignorance et bêtise que chacun en devait être juge, et d'autre côté si plein d'imprudence que c'est merveille comment ces brouillons et affronteurs corrompant si vilainement l'Ecriture, peuvent être écoutés. » Et cependant, ils ont été écoutés. Et, je le répète, bien rares sont les calvinistes qui aujourd'hui enseignent que Dieu « ne promet qu'à un certain nombre d'hommes de les rappeler à la foi par la vertu de son Esprit »; que l'image de Dieu dans l'âme a été « non seulement assujettie à mal (par la chute d'Adam), mais abolie »; que « de nature nous sommes tous maudits »; que « par la volonté et décret de Dieu nous avons été tous assujettis à damnation éternelle par la chute d'un seul homme », etc. Donc il est impossible de définir le protestantisme actuel par le calvinisme de Calvin.

Selon M. S. Berger, l'essentiel du protestantisme consiste dans la doctrine de la justification par la foi [1]. Or, d'une part, cette doctrine est aussi enseignée par les catholiques, qui, tout en exigeant les œuvres de la foi, exigent aussi, bien entendu, la foi. Et, d'autre part, il se trouve des protestants qui, comme M. le pasteur Idel, considèrent la justification par la foi comme une pauvre relique d'un honteux passé. Selon lui, la base du christianisme est l'impeccabilité. « Luther, Calvin, Zwingli et les réformateurs en général, dit-il, peuvent-ils être nos guides vers le ciel? Sont-ils remplis de l'esprit de Christ et de ses apôtres? Nous répondons catégoriquement: Non et mille fois non. Les soi-disant réformateurs ont été de pauvres hommes illusionnés... La doctrine fausse et antibiblique de Luther a conduit des milliers d'âmes au désespoir et à l'enfer! Luther et ses successeurs aveuglés en ont la responsabilité! Recommandons le pauvre homme à la grâce et à la miséricorde de Dieu [2]! » Donc, selon M. Idel, la justification par la foi est plutôt un obstacle au christianisme, et le vrai christianisme consiste dans la prédication de la foi qui rend impeccable et d'une charité qui nivelle toutes les conditions sociales.

---

[1]) Voir la *Revue chrétienne* de mars 1897, p. 166.

[2]) Voir le *Chrétien évangélique*, décembre 1896, p. 631.

Dira-t-on que le protestantisme est la doctrine de l'Alliance évangélique? Mais tous ceux des protestants qui repoussent cette Alliance, repousseront aussi cette définition.

Dira-t-on avec M. Frank Puaux que « le protestantisme est la synthèse entre la pensée religieuse et la pensée libre [1]? » Mais toutes les confessions chrétiennes, même la papiste, revendiquent pour elles une telle synthèse. Les juifs, les musulmans, les payens aussi se glorifient d'être religieux et libres. D'ailleurs, les protestants s'entendent-ils sur cette synthèse et existe-t-elle chez eux? Non, et M. Frank Puaux lui-même avoue qu'ils n'ont pas encore pu concilier la foi et la science, et qu'ils doivent encore se réformer [2].

Dira-t-on avec le synode protestant français de 1872 que le protestantisme se résume dans « le salut par la foi en J.-C., fils unique de Dieu, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification? » Mais il faudrait remarquer que beaucoup de protestants français n'ont pas accepté cette profession de foi; et que, quand même tous les protestants l'eussent acceptée, ils ne se seraient pas distingués, en cela, des autres Eglises chrétiennes, qui toutes professent cette doctrine.

Dira-t-on avec un pasteur protestant que le protestantisme est « l'asile normal des âmes qui ont faim et soif de justice [3]? » Pourquoi « normal »? A quel titre? Les orthodoxes, les anciens-catholiques, les papistes en disent autant. Ce brave pasteur ajoute: « Etre les disciples du Christ vivant et ses rachetés, voilà la vie. » Très bien; mais comment être les disciples du Christ et à quelles conditions? Là est la vraie question. — Et encore: « Proclamer ce qu'est le Christ, ce qu'il donne, voilà la source de la doctrine. » Très bien; mais qu'est-il et que donne-t-il? C'est ici que les protestants se divisent. — Et encore: « S'unir dans un même amour pour lui et travailler ensemble à faire de lui le roi du monde, voilà l'Eglise. » Très bien; mais comment s'unir, comment travailler ensemble, comment faire de lui le roi du monde? Ici encore divisions et contradictions. Toutes ces belles phrases sont donc des phrases évasives, qui ne contiennent ni symbole de foi, ni critérium de foi.

---

[1]) *Revue chrétienne,* juillet 1898, p. 76.

[2]) P. 76-77.

[3]) Voir le *Chrétien français,* du 1er avril 1898, p. 27.

Si le protestantisme consiste à remettre davantage en lumière la nécessité de travailler soi-même à s'éclairer et à s'améliorer, contre ceux qui se reposent, entre les mains d'un confesseur ou d'un directeur, du soin de leur croyance et de leur salut, il faut le bénir. Mais il ne se contenterait pas de ce minimum, qui du reste existe aussi dans d'autres Eglises.

S'il consiste à rendre aux simples fidèles leurs vrais droits dans l'Eglise contre les abus d'autorité du clergé; s'il consiste à rappeler aux simples fidèles qu'ils ne doivent pas rester passifs dans la réception des sacrements; qu'ils participent eux aussi, par leur baptême, au sacerdoce de J.-C., et qu'ils ont, eux aussi, le devoir de répandre et de défendre la foi, d'être zélés pour le service de Dieu, etc., il faut encore le bénir. Si ces doctrines passent pour protestantes, c'est que Rome les a laissées dans les ténèbres pendant de longs siècles, et que ce sont les réformateurs du XVIe siècle qui leur ont rendu quelque éclat. Mais, en réalité, ces doctrines sont parfaitement catholiques et orthodoxes, parce qu'elles ont été enseignées et pratiquées dans l'ancienne Eglise.

Si, au contraire, on fait consister le protestantisme dans un individualisme outré, sans frein, aboutissant logiquement à la négation de l'Eglise; dans une foi purement intérieure, qui se passe des œuvres de religion et qui tend à la négation du culte; dans une liberté absolue de nier ou d'affirmer les dogmes à son gré, sans autre critérium que son bon plaisir; dans l'affirmation d'un christianisme sans dogme, *dogmaloses Christentum*[1]; dans un rationalisme et un naturalisme, où le surnaturel, la révélation, la grâce sont traités d'erreurs, etc., etc., il est clair que le protestantisme doit alors être condamné. Mais, si tel est bien en effet le protestantisme de certains protestants, d'autres protestants, très nombreux, le repoussent et le condamnent énergiquement, affirmant positivement l'Eglise, le culte, les sacrements, la foi, le credo, le surnaturel, la révélation, la grâce, etc.

Pour M. Aug. Sabatier, le protestantisme est « plus et mieux qu'une doctrine, c'est une méthode; plus et mieux qu'une Eglise meilleure, c'est une forme nouvelle de piété; c'est un esprit différent, créant un monde nouveau et inaugurant pour les

---

[1]) Cf. *Deutscher Merkur*, 4. Dez. 1897, S. 386.

âmes religieuses un nouveau régime[1]». Donc, ce n'est plus ni une doctrine, ni une Eglise, aveu considérable! C'est simplement une méthode; mais quelle méthode? Pour M. Aug. Sabatier, c'est une méthode psychologique et historique, c'est-à-dire, où chacun juge les choses d'après sa propre psychologie et les faits d'après sa propre manière de voir. Quant aux mots: «forme nouvelle de piété, monde nouveau, nouveau régime», ce sont des mots, disons-le, absolument creux; et l'auteur serait bien embarrassé, je crois, de dire avec précision ce qu'il y a de nouveau dans la piété, dans le monde et dans le régime en question. Ce n'est donc pas là une définition.

Une célébrité du monde protestant me disait dernièrement qu'il est impossible de définir le protestantisme comme doctrine; qu'il semble être un ferment; et que, lorsque ce ferment aura produit tous ses résultats, dans un siècle peut-être, on pourra alors savoir ce qu'on doit en penser et quelle définition on peut en donner; que jusque là il faut attendre et le laisser continuer le cycle de ses expériences.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le protestantisme ou plutôt les protestantismes des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, n'existent plus; qu'ils sont remplacés par des systèmes nouveaux, qui diffèrent entre eux suivant les pays; qu'en Allemagne il y en a plusieurs, qui sont en antagonisme; même situation en France; même situation en Suisse; même situation en Angleterre, etc.

Le fait est qu'une formule caractéristique convenant à tous ces protestantismes différents et les définissant tous exactement, n'a pas encore été trouvée, que je sache.

D'où il faut conclure que, si, d'une part, on peut adresser aux protestantismes du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle, des reproches mérités et les condamner sur certains points particuliers, sur lesquels ils ont enseigné des erreurs positives, d'autre part, il est des protestants qui, aujourd'hui, rejettent toutes ces erreurs et continuent cependant à porter le titre de protestants, et qui, par conséquent, ne sauraient être condamnés sur leur simple titre de protestants.

---

[1]) *Ouvr. cité*, p. 251. — Ailleurs (*Revue chrétienne*, août 1897, p. 94), M. A. Sabatier a écrit: «Qu'est-ce que le protestantisme, sinon la Bible lue librement par le peuple chrétien?»

En outre, le protestantisme actuel étant autre que celui des trois siècles précédents, il faut conclure qu'il doit être étudié à nouveau, et jugé, non d'après les arguments des trois siècles précédents — arguments dans lesquels les ultramontains, les jésuites, etc., ont glissé beaucoup d'assertions inexactes et de points de vue erronés — mais d'après des documents authentiques et dûment contrôlés, et d'après une analyse impartiale des doctrines et des faits.

Pour nous, anciens-catholiques, nous repoussons absolument le point de vue qui consiste à insinuer que le protestantisme est le germanisme, et que dès lors il doit être antipathique aux Français, aux Slaves, aux Tchèques, etc. Non, le protestantisme religieux n'est pas une question de races. Que, de fait, il ait été condamné, dans plusieurs pays hostiles à l'Allemagne, pour des motifs de race, de nationalité et de politique, plutôt que pour des motifs strictement dogmatiques, cela est certain et évident. Mais nous ne pouvons pas aujourd'hui ratifier ce point de vue, qui introduit dans le dogme des éléments étrangers et qui le fausse.

Si, au contraire, on représente simplement le protestantisme comme une opposition contre les erreurs du système papiste — et c'est bien là en effet sa première caractéristique — nous ne pouvons, nous anciens-catholiques, que lui être a priori sympathiques; et quiconque est indépendant de Rome et hostile aux erreurs de Rome, doit être du même avis, sauf ensuite à faire l'étude approfondie dont j'ai parlé et de laquelle seule dépendra la conclusion à tirer.

Bref, on le voit, il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de définir exactement le protestantisme actuel; et de cette difficulté naît le devoir, pour tout théologien sérieux et impartial, d'examiner à nouveau les nouveaux courants de la pensée dite protestante. Ce qui est certain, c'est que les anciens cadres sont à jamais brisés et qu'il faut absolument en constituer de nouveaux.

III. Quelques aveux protestants.

L'examen attentif du protestantisme actuel conduit à un second résultat, à savoir: que non seulement les protestants sont divisés entre eux au point de ne pas pouvoir donner du

protestantisme une définition réellement caractéristique et acceptée par tous, mais encore que, dans cette division et cette confusion, beaucoup d'entre eux reconnaissent les défauts de leur système religieux et ecclésiastique, et manifestent des sentiments de rapprochement, qui, bien dirigés, pourraient conduire à la véritable orthodoxie.

Ces aveux sont fort importants, en ce qu'ils démontrent que, dans différentes Eglises protestantes, il existe des protestants qui gémissent sur la division des Eglises chrétiennes, qui voudraient la voir disparaître, qui croient l'union possible et désirable, et qui, sur de nombreux points, sont déjà d'accord, ou en voie de s'accorder, avec les dogmes catholiques ou orthodoxes. Le fait n'est pas seulement visible dans l'Eglise établie d'Angleterre, où, malgré la dénomination de « protestante », la majorité actuellement revendique le titre de « catholique », mais encore dans les autres Eglises protestantes de l'Europe et de l'Amérique. Je citerai quelques-uns de ces remarquables aveux:

M. le professeur Krogh-Tonning, de Christiania, professe l'insuffisance des Ecritures, la nécessité de la tradition, la nécessité de l'autorité de l'Eglise, la nécessité de l'ordination et de la succession apostolique, etc. [1]).

Un membre de l'Eglise luthérienne de France, M. Samuel Berger, a écrit, dans la *Revue chrétienne* du 1er mars 1897 (p. 166): « Nous ne sommes que trop souvent devenus étrangers au véritable esprit de notre Eglise. » Et encore: « Peu à peu, par le voisinage de l'Eglise réformée, le culte luthérien a presque entièrement perdu son caractère primitif, et ce qui en reste aujourd'hui dans les pays de langue allemande n'est en grande partie qu'une réforme qui ne date pas de beaucoup plus de cinquante ans » (p. 171). Ce regret semble indiquer le désir d'un retour à une situation meilleure. Et le même théologien dit expressément plus loin (p. 173-174): « Il y a dans l'Eglise luthérienne une notion d'Eglise très ferme et très élevée... Aucune Confession, je pense, ne proclame aussi nettement le principe de la *catholicité* de l'Eglise... Ce caractère de *catholicité* de l'Eglise luthérienne peut être mal compris, on peut en faire abus, il n'en est pas moins vrai qu'*il fait partie de son essence...*

---

[1]) Voir, dans la *Revue catholique des Revues*, 5 mai 1897, p. 745-750: « Les idées d'un protestant sur le protestantisme actuel. »

L'Eglise luthérienne affirme l'unité du corps du Christ, malgré toutes les divisions d'ici-bas. Elle a su dès le premier jour renoncer à de grands avantages matériels et sociaux, beaucoup moins pour affirmer son droit à l'existence que pour proclamer que l'Eglise ne doit jamais se régler sur des considérations d'intérêt humain. Elle confesse d'autant plus hautement l'article du symbole: *Credo sanctam Ecclesiam catholicam,* qu'elle met l'unité de l'Eglise au-dessus de l'existence des diverses communautés chrétiennes. »

Dans le seul numéro du *Chrétien évangélique* du 20 janvier 1897, M. A. Glardon reconnaît que Pierre, après être allé jusqu'à Babylone, est revenu « mourir à Rome » (p. 3); — M. G. Roux avoue que la Réforme du XVIe siècle n'est pas revenue, dans la question de la vie future, à la doctrine de l'Eglise des premiers siècles; que les luthériens ont admis la descente aux enfers enseignée dans le symbole, mais que les réformés l'ont rejetée (p. 30).

Dans la *Revue de Théologie* (de Montauban), du 1er janvier 1897, M. D. Tissot, ayant à parler du catholicisme romain, n'a pas parlé du catholicisme tout court, mais bien du catholicisme *romain;* victoire très importante de l'exactitude théologique sur la routine protestante française. Ce même théologien, loin de maintenir la théologie protestante du XVIIe siècle, la traite de « scolastique protestante » (p. 4). Il reconnaît bien que Luther a enseigné la justification par la foi comme l'*articulus vel stantis vel cadentis Ecclesiæ;* mais il n'admet pas que ce soit là le résumé du mouvement protestant (p. 10). Il enseigne (p. 15) que la réformation c'est la liberté, et que l'Eglise protestante de Genève est « une societé religieuse dans laquelle chacun croit ce qu'il veut, pourvu qu'il se déclare protestant ». D'où l'on pourrait conclure que les protestants genevois, tout en s'appelant protestants, peuvent professer, par exemple, les croyances catholiques-chrétiennes. M. Tissot, analysant les doctrines des réformateurs sur l'eucharistie, ne combat que l'hypothèse catholique-romaine qui est matérialiste, et reconnaît que « la *réalité de la présence de Christ* est affirmée par les deux confessions luthérienne et calviniste » (p. 18-19). Puis, comparant le luthéranisme et le calvinisme, il voit dans le premier l'immanence de Dieu et dans le second la transcendance (p. 20-21); or, sur ce point encore, la conciliation ne peut-elle pas se faire?

Dans le même numéro, M. A. Westphal donne un autre résumé du protestantisme: « Le protestant, dit-il, est l'homme de la Bible; sa religion tient en ces deux mots: chute et rédemption » (p. 30). Or, le vrai catholique n'est-il pas, lui aussi, l'homme de la Bible, et ne croit-il pas, lui aussi, à la chute et à la rédemption? M. Westphal ajoute (p. 40-41): « Nous croyons volontiers aux imperfections de la théologie, mais nous n'oublions pas que les dogmes sont l'expression des faits sur lesquels le christianisme repose, et nous ne sommes pas disposés, pour l'heure, à confier cette revision délicate aux hommes dont la désinvolture ne craint pas de comparer nos dogmes aux cadavres calcinés des cendres de Pompéi ». Or, cet état d'esprit n'est-il pas excellent?

Dans la *Semaine religieuse de Genève,* du 20 mars 1897, un théologien, parlant des polémiques religieuses, expose les conditions dans lesquelles elles doivent se faire; ses conseils sont excellents. Il veut ce qui rapproche, et non ce qui élargit l'abîme; il veut qu'on écoute l'adversaire, et non qu'on cherche à le dominer ou à l'écraser, etc. Bref, dans un tel esprit, il serait, je crois, facile de s'entendre.

Dans ce même journal (numéro du 15 mai 1897), est reproduite une touchante prière « pour les chrétiens d'Orient », prière qui, par ordre du consistoire de Genève, a été lue le 9 mai à tous les offices de l'Eglise nationale protestante de Genève. La bénédiction du Père céleste est invoquée non seulement sur l'Eglise de Genève, mais aussi « sur les autres Eglises chrétiennes », afin que tous les chrétiens vivent dans la paix et la fraternité. Il s'agissait en particulier des chrétiens de la Grèce, et en général de tous les chrétiens d'Orient. Or, n'est-ce pas là une avance touchante?

M. E. Guelfucci a écrit dans la *Revue de Théologie* (Montauban), du 1er mai 1897: « S'il n'y a pas d'Eglises infaillibles, il ne s'ensuit pas non plus que les décisions des conciles ne puissent faire autorité pour nous. Qu'il ne faille pas les accepter les yeux fermés et sans examen, d'accord; mais que des assises religieuses aussi illustres, aussi voisines du berceau du christianisme dans le temps et dans l'espace que celles des premiers conciles, n'aient pour nous aucune valeur ni aucune autorité, et doivent même exciter notre suspicion, ceci ne dérive pas logiquement de cela; la conclusion est fausse (p. 291)... Le

christianisme n'est pas à inventer par les docteurs modernes. Toujours on a lu la préexistence réelle du Christ dans les écrits du N. T., et si les grands conciles, aux premiers siècles de l'Eglise, discutèrent la *nature* de la préexistence réelle, ils ne mirent jamais en doute le *fait* lui-même » (p. 293).

Certes, je n'ai pas à juger ici les œuvres théologiques de M. Aug. Sabatier. Autant je répudie certaines pages qui me paraissent antichrétiennes [1]), autant je ne puis qu'approuver le sentiment qui a dicté la page suivante: « Dans ce grand conflit de principes, les jansénistes sont avec nous et nous sommes avec eux. N'avons-nous pas la même doctrine essentielle et le même genre de piété? Notre confiance et notre espérance n'ont-elles pas le même fondement? Ne lisons-nous pas avec édification le Commentaire de Quesnel sur le Nouveau Testament, et ce qui a fait condamner ce livre par les jésuites, n'est-ce pas ce qui nous l'a rendu cher? Sans doute, en professant le même Evangile de la grâce, nous différons par la manière de le formuler théologiquement. Jansénius et Saint-Cyran remontent, à travers la scolastique du moyen âge, par saint Thomas et saint Augustin, jusqu'à la doctrine de Paul. Nous y remontons par Luther, Mélanchthon, Calvin, ou plus simplement et plus directement, en lisant dans l'original les lettres du grand Apôtre. Mais par des voies diverses, nous arrivons à la même source de vie; nous y puisons ensemble et nous vivons de la même foi. Les solitaires de Port-Royal ne voulaient pas le reconnaître. C'était l'illusion de leur piété. La haine des jésuites était plus perspicace. Ils avaient raison, quand ils dénonçaient l'accord fondamental de Port-Royal avec Genève et de Jansénius avec Calvin. Le temps en a fait l'éclatante démonstration. Le même mouvement qui depuis les a séparés de Rome, les a rapprochés de nous. Ils sont devenus nos frères non seulement par la souffrance, mais par l'esprit de la foi. Nous les reconnaissons et les saluons pour être de notre famille. Malgré eux ils ont été des protestants dans l'Eglise; ils en ont pris la figure et le rôle. N'ont-ils pas toute leur vie protesté contre la corruption de l'Evangile et celle de la conscience?... Ah! quel malheur que ces forces intellectuelles représentées au XVIe et au XVIIe siècles par le protestantisme et par le jansénisme, n'aient

---

[1]) Voir la *Revue,* n° 19, juillet 1897, p. 486-505.

pas pu se réunir et se développer dans une loyale et pacifique concurrence, sous la protection commune d'un régime libéral! Quelles belles et fécondes Universités n'aurions-nous pas eues! Quel rayonnement, quelles richesses! Quel XVIIIe siècle différent! Quel tour nouveau, quel dénouement autre aurait eu notre histoire [1])! »

Le même auteur, dans le *Journal de Genève* du 18 juillet 1897, a reproché à un de ses coreligionnaires d'abuser de la critique et a ajouté: « L'esprit critique pur aboutit à un *individualisme dissolvant* au point de vue social et à un aristocratisme moral qui devient bientôt du *dilettantisme*. Quand la morale en est là, elle *s'évanouit* à son tour. Comme la religion, elle doit être sociale et fraternelle pour manifester sa réelle puissance. *Vae soli!* Cela n'est pas seulement vrai de l'homme physique, cela est encore plus vrai de l'homme spirituel. » On ne saurait mieux condamner l'individualisme dissolvant de certains protestants.

M. E. Lacheret, dans une étude sur la nature de la révélation, a démontré, contre plusieurs protestants, que « l'expérience n'est ni la règle ni la mesure de la révélation divine », puis il a résumé en neuf thèses, que la place m'empêche de reproduire ici, sa doctrine sur l'autorité et la révélation de J.-C. Quiconque lira attentivement ces neuf thèses, y sentira un esprit incontestablement chrétien [2]). Ici encore, l'entente serait, je crois, facile.

En janvier 1898, dans une réunion protestante, en Suisse, le sujet proposé à la méditation et aux prières des assistants a été « l'Eglise universelle » [3]): « que la vraie unité et la communion se réalisent de plus en plus! »

Dans la *Revue chrétienne* du 1er février 1898, M. John Viénot a écrit à propos de M. de Vogüé: « Si l'élargissement de certains points de vue pouvait se faire au sein de l'Eglise catholique, nous le constaterions avec joie. *Oui, nous saluerions la réconciliation de notre peuple avec l'idée religieuse sous la forme du catholicisme élargi.* Est-ce possible? Dieu le sait. Nous avons peur que non. » — Que M. Viénot se rassure. Si du côté de Rome son rêve est irréalisable, il peut trouver dans le vrai

---

[1]) *Revue chrétienne*, Port-Royal et le protestantisme, 1er août 1897, p. 86-88.

[2]) *Ibid.*, p. 109-111.

[3]) Voir la *Semaine religieuse*, de Genève, 1er janvier 1898.

catholicisme toutes les satisfactions religieuses que la sagesse peut exiger.

Tel écrivain protestant emploie volontiers le mot « œcuménique » pour caractériser les sessions de l'Alliance évangélique, ainsi que l'œuvre suisse des missions protestantes, qui « veut être aussi œuvre œcuménique de miséricorde et de compassion [1] ».

Tel autre, M. le pasteur Wilfred Monod, a rappelé récemment que la doctrine du salut par la foi « comprend la foi et les œuvres » ; que « le recours perpétuel à la parole écrite ne rejette pas dans l'ombre la parole vivante, Jésus-Christ » ; que « l'Eglise réformée s'appelle de son véritable nom l'Eglise *catholique* réformée ». « Il faut, a-t-il dit, que l'on reconnaisse la mère dans la fille ; il ne faut pas prétendre à modifier, dans l'établissement romain, ce qui a le droit de subsister. Après tout, l'Eglise *réformée* est elle-même à *réformer ;* certainement réformatrice, elle est non moins certainement réformable [2]. » Puis, pour fortifier ce point de vue de la nécessité de réformer le protestantisme, il a cité quelques textes connus, de Vinet, en faveur d'un rapprochement entre protestants et catholiques dans l'esprit vraiment chrétien [3].

J'ai déjà cité quelques aveux de M. Frank Puaux sur les défectuosités de l'Eglise protestante actuelle en France. J'ajoute qu'il a encore écrit ces nobles paroles : « L'heure des sacrifices, j'entends des sacrifices qui laissent la conscience intacte, n'est-elle pas venue, et *nos plus genéreux efforts ne doivent-ils pas aboutir à une réforme de notre propre Eglise,* qui se dressera alors comme un phare dans cettte nuit toujours plus sombre qui se fait autour de nous [4] ? »

Je n'ai pas à rappeler ici les hauts témoignages de sympathie donnés à l'ancien-catholicisme, soit dans cette *Revue,* soit dans nos congrès internationaux, soit ailleurs [5], par les Beyschlag, les Nippold, les Kohlschmidt, les Hoffet, et par plusieurs autres éminents théologiens protestants, qui comprennent

---

[1]) M. L. Ruffet, dans la *Revue chrétienne,* du 1er février 1898, p. 155-156.

[2]) Voir le *Chrétien français,* du 1er mars 1898, p. 22-23.

[3]) *Littérature au XIXe siècle,* III, 392 ; *Nouvelles études évangéliques.*

[4]) *Revue chrétienne,* juillet 1898, p. 77.

[5]) Voir, par exemple, dans le *Deutscher Merkur,* du 6 novembre 1897, p. 357 à 359.

l'importance de notre œuvre, et qui favorisent, eux aussi, la noble cause de l'entente et de l'union. Il me semble que cet état de choses, que je n'ai fait qu'indiquer, est plein d'espoir pour l'avenir.

IV. Comment une revision du protestantisme est nécessaire.

De ce qui précède, une conclusion s'impose: c'est que le procès du protestantisme est à reviser. Oh! sans doute, certaines erreurs qui passent pour protestantes et qui de fait sont professées par *des* protestants, ne sont plus à reviser. Mais ces mêmes erreurs, nous l'avons vu, sont repoussées par *d'autres* protestants. En sorte que, si la cause de certains protestants et d'un certain protestantisme est jugée et finie, la cause des autres protestants ne l'est pas.

Les peuples changent: où sont les barbares d'autrefois, les Grecs d'autrefois, les Romains d'autrefois? Et les peuples d'aujourd'hui, leurs descendants, ne sont-ils pas en voie de se transformer de nouveau?

Les sociétés changent; elles changent même d'une génération à l'autre. Les points de vue changent; même les questions qui paraissent éternelles, se présentent sous des aspects nouveaux. Les mots changent, les langues changent, les goûts changent.

Même dans les Eglises qui se croient immobiles, que de changements! Même chez les papistes, que de transformations et d'altérations, par exemple de 1682 à 1870! Comment dès lors les protestants ne changeraient-ils pas, eux surtout qui, sous le nom de progrès, semblent ériger le changement en principe? Non seulement ils ne s'en cachent pas, mais ils s'en glorifient. Donc les jugements portés sur leurs doctrines anciennes — à supposer même qu'ils eussent été exacts — ne sauraient plus être appliqués à leurs doctrines nouvelles.

Que de différences, la plupart du temps, entre les maîtres et les disciples! Vouloir juger les maîtres par les disciples, ou les disciples par les maîtres, est un procedé erroné. Donc, ce serait une erreur de vouloir condamner les protestants d'aujourd'hui sous prétexte qu'ils sont les disciples des protestants d'autrefois et que ceux-ci ont été légitimement condamnés.

Que de différences entre Voltaire et les voltairiens! « Ceux-ci ne lui ont guère emprunté que leur attitude hostile en face du clergé et des pratiques du catholicisme. Voltairianisme, esprit d'incrédulité railleuse à l'égard du christianisme, dit Littré... J'aimerais mieux dire que la première condition pour bien juger Voltaire est de ne pas avoir l'esprit voltairien, l'esprit court, étroit et bourgeois qu'on lui attribue et qu'il a tant combattu [1]. »

Il en est de même de Jansénius et des jansénistes, en ce sens que ce qu'on entend communément aujourd'hui par jansénisme diffère autant des idées de Jansénius même que le voltairianisme actuel diffère des idées de Voltaire.

Cette remarque s'applique plus exactement encore au protestantisme actuel, ou plutôt aux protestantismes actuels, et à ceux qui en furent au XVIe siècle les prétendus fondateurs. Grande, en effet, est la différence entre les idées de Calvin et le calvinisme d'aujourd'hui, entre les idées de Luther et le protestantisme allemand d'aujourd'hui. Donc, poser les questions suivantes, c'est les résoudre:

A-t-on dit le dernier mot sur le protestantisme, et a-t-il dit lui-même son dernier mot? Ses évolutions sont-elles terminées, et est-il à jamais fini? Le bilan de ses doctrines et de ses résultats est-il établi avec assez d'exactitude et de clarté pour qu'on puisse prononcer sur lui un jugement définitif?

Ou bien, a-t-il encore quelque chose à dire et quelque chose à faire? Ses œuvres théologiques et ses œuvres de charité méritent-elles d'être prises en considération par les Eglises non protestantes? Y a-t-il dans celles-là assez de science et dans celles-ci assez de piété pour qu'on puisse et qu'on doive, au nom de la vérité et de la justice, apercevoir dans les unes et les autres une vie chrétienne positive, incontestable, qu'il faille respecter et même admirer?

En d'autres termes, ceux qui, prenant le protestantisme en bloc, l'anathématisent comme une erreur, et croient avoir démontré qu'une proposition est erronée et hérétique du moment qu'ils l'ont qualifiée de protestante, ceux-là, dis-je, doivent-ils être crus sur parole, ou ne doit-on pas plutôt reviser leurs jugements en bloc, les soumettre à une analyse exacte et im-

---

[1]) Ed. CHAMPION, *Voltaire, Etudes critiques*, p. 297; Paris, Colin, 1893.

partiale, en conserver le bien ou en rejeter le mal, selon que cette analyse y aura découvert du bien ou du mal?

Evidemment une revision du protestantisme s'impose. Quand même les anathèmes lancés contre lui par les théologiens des trois derniers siècles seraient fondés, ils seraient aujourd'hui, je le répète, sans valeur, parce que les doctrines anathématisées ne sont plus professées aujourd'hui, du moins par un grand nombre de protestants, dans le sens dans lequel elles ont été anathématisées. Depuis lors, des mouvements tournants se sont opérés, qui ont déplacé les questions et changé les points de vue. En sorte que ceux qui croient avoir condamné à jamais le protestantisme parce qu'ils ont démontré que des protestants se sont trompés aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles en enseignant telle et telle doctrine, ceux-là se trompent à leur tour, parce que les protestants d'aujourd'hui enseignent autre chose.

Encore une fois, il ne s'agit plus des ouvrages théologiques protestants du XVIe siècle et des deux siècles suivants, mais seulement des ouvrages du XIXe. Les protestants actuels sont les premiers à déclarer qu'ils n'en sont plus à la doctrine de Luther, ou de Mélanchthon, ou de Calvin, ou de Zwingli, etc.; que d'ailleurs ces réformateurs ont été calomniés ou mal compris par leurs adversaires, et que, par conséquent, les foudres dont ils ont été frappés n'ont pas porté coup. La lutte est donc nouvelle. C'est donc bien d'un examen nouveau du protestantisme qu'il s'agit, si l'on veut se tenir au courant de la pensée protestante; et le mot de « revision » n'est nullement excessif. Les préjugés même les plus accrédités ne sont plus de mise, parce que, si l'on veut connaître exactement les choses, il ne faut plus se payer de mots ni de préjugés. Telle est la véritable situation.

V. Conclusions.

1. Il est un protestantisme négatif, erroné et destructif, duquel il ne saurait s'agir dans la question de l'union des Eglises chrétiennes. Nous l'avons indiqué précédemment.

2. Il en est un autre, très large comme méthode et comme doctrine, qui rend possible à ceux qui le professent l'acccord dans la foi avec les Eglises catholiques ou orthodoxes. Schleiermacher a dit: « L'accord entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie peut se trouver; on est quelquefois d'accord dans la vérité, ennemi

dans les idées; ne permettons pas à celles-ci de se lancer trop ardemment dans la mêlée. » Vinet a dit: « La Réformation comme principe est en permanence dans l'Eglise... Aujourd'hui même, quelle que soit l'importance de l'événement du XVIe siècle, *elle est encore une chose à faire, une chose qui se refera perpétuellement,* et à laquelle Luther et Calvin n'ont fait que préparer un chemin plus uni et une porte plus large. *Ils n'ont pas, une fois pour toutes, réformé l'Eglise,* mais affermi le principe et posé les conditions de toutes les réformes futures... L'esprit humain ne tire que péniblement et après de longs tâtonnements, les conséquences immédiates d'un principe qu'il a reconnu. Nous sommes peut-être, à l'heure qu'il est, après dix-huit siècles de christianisme, engagés dans quelque erreur énorme dont le christianisme un jour nous fera rougir, comme il nous fait rougir à présent de la torture, de l'esclavage et de la contrainte en matière de la religion. Il s'en faut, nous le croyons, que le christianisme ait reçu toutes ses applications et développé toutes ses vertus. Nous n'extrayons les trésors que peu à peu de son sein qui les renferme tous [1]). » Donc le protestantisme n'est pas un dernier mot, et non seulement les protestants actels doivent se réformer, mais encore ils peuvent, en se réformant, se rapprocher des Eglises catholiques ou orthodoxes (je ne dis pas papistes), et professer la même foi qu'elles.

3. Déjà même maintenant, des protestants avouent que leurs Eglises sont divisées, confuses, contradictoires même; qu'elles doivent être réformées; qu'elles doivent l'être dans le vrai sens chrétien, en vue d'une union sincère. Plusieurs même parlent d'une « réforme catholique » et d'une Eglise « catholique réformée ».

D'une part, certains protestants considèrent certains catholiques-romains, par exemple le P. Hecker et ses partisans, comme « des protestants en villégiature dans le catholicisme [2]) ». D'autre part, certains catholiques regardent certains protestants comme de vrais catholiques; par exemple, le P. Gratry tenait M. Ernest Naville pour un vrai catholique; et que de protestants assistent à nos offices anciens-catholiques, récitent notre symbole de foi et nos prières, admirent notre liturgie, notre

---

[1]) *Littérature au XIXe siècle,* p. 392; *Essai sur la manifestation,* p. 39.

[2]) Voir la *Semaine religieuse* de Genève, du 2 avril 1898.

catéchisme, etc.! Pourquoi de tels hommes ne finiraient-ils pas par s'entendre et s'unir?

4. Donc, déjà même maintenant, il est erroné et injuste de condamner et d'anathématiser en bloc le protestantisme, puisque ce mot *peut* signifier et que, de fait, il signifie *dans beaucoup de ses adhérents* un état d'âme catholique ou orthodoxe. Et nous, anciens-catholiques, qui voyons les protestants à l'œuvre et qui pouvons nous rendre un compte exact de leurs travaux et de leurs doctrines, nous estimons agir selon l'esprit chrétien, en demandant que le mot « protestantisme » ne soit plus pris comme un épouvantail, encore moins comme un terme digne d'être anathématisé; en demandant, au contraire, qu'il soit de plus en plus éclairci selon la vérité, et qu'enfin on sache à quoi s'en tenir de part et d'autre sur les croyances communes et sur les opinions particulières. Les jugements des hommes, et par conséquent aussi ceux des théologiens, ne sont-ils pas toujours à reviser?

Bref, il est impossible de condamner le protestantisme en bloc, parce qu'il est impossible d'en donner une définition qui s'applique exactement à tous les systèmes protestants. Il importe même de remarquer que plus on cherche à embrasser tous les systèmes protestants dans une seule et même définition, plus on est obligé de réduire cette définition à une sorte de « quiddité » chrétienne, *minima* et incontestable; en sorte que le protestantisme ne peut être traité d'hérétique que sur des points qui ne rentrent pas dans sa définition générale. — En outre, il n'est pas moins impossible de condamner en bloc tous les protestants, parce qu'ils ont rendu d'importants services à la science et à l'Eglise; parce que c'est un honneur pour eux d'avoir été combattus par la papauté et par les jésuites; parce qu'ils comptent dans leurs rangs des chrétiens admirables, des savants de premier ordre, des hommes de conscience et de foi, de charité et de dévouement, qui, individuellement, au point de vue ancien-catholique et orthodoxe, doivent être tenus pour vraiment catholiques et vraiment orthodoxes. Un théologien russe, M. Souschkoff, a même remarqué, et avec raison, qu'une Eglise particulière peut être catholique de fait sans en porter le titre [1]).

---

[1]) *Union chrétienne,* du 7 octobre 1860, p. 385: *Catholiques et schismatiques;* voir aussi le n° du 16 décembre 1860, p. 53-54; quel large esprit de tolérance vraiment chrétienne!

Il est d'autant plus agréable aux anciens-catholiques de rendre à ces honorables protestants ce public hommage, que, d'une part, les portestants sont actuellement, en France, l'objet d'une indigne persécution, et que, d'autre part, certains protestants nous combattent, nous anciens-catholiques, au bénéfice et à la joie du parti jésuitico-ultramontain. Nous sommes heureux de leur témoigner nos sentiments chrétiens, en leur rendant le bien pour le mal.

5. Tandis que M. Paul Janet a émis l'opinion générale suivante: « Les Suisses sont des réformateurs, mais timides et circonspects, qui demeurent encore sous le joug des préjugés qu'ils combattent », d'autres critiques ont accusé les anciens-catholiques suisses d'aller trop loin, comme réformateurs, dans le sens protestant. Ces critiques sont les théologiens papistes en général et aussi quelques théologiens orientaux. Que des théologiens papistes nous traitent de protestants, nous ne saurions en être surpris: car c'est leur habitude de qualifier de « protestant » ou d'« apostat » quiconque rejette leurs faux dogmes. Mais que des théologiens orientaux nous aient fait le même reproche, nous en aurions été surpris si nous n'avions su par l'histoire que, plusieurs fois déjà, des théologiens orientaux ont fait écho aux raisonnements romanistes, au lieu de faire écho aux enseignements de l'ancienne Eglise. Les distinctions que nous avons établies dans la présente étude, la condamnation formelle que nous avons faite du protestantisme qui est en opposition avec les dogmes de l'ancienne Eglise, suffiront, j'espère, pour rassurer nos adversaires. Le « Messager de l'Eglise » (Russie) a bien voulu assurer ses lecteurs que notre prétendu protestantisme n'est « qu'un simple malentendu qui disparaîtra aussitôt que l'on aura une connaissance plus approfondie de la chose [1] ». Nous l'en remercions sincèrement, et il peut constater une fois de plus, en nous lisant, qu'il est impossible de se méprendre sur nos intentions et sur nos doctrines.

Que nos amis d'Orient veuillent bien nous permettre d'appeler leur attention sur une ruse des théologiens romains, qu'ils connaissent mal. Dans le *Bessarione* (1re année, n° 8), l'Eglise orthodoxe, traitée bien entendu de dissidente, est accusée formellement, elle aussi, d'accepter la collaboration des protes-

---

[1]) Voir la *Revue intern. de Th.*, avril 1897, p. 217.

tants pour se fortifier contre Rome, qui, naturellement, est la véritable et la seule Eglise orthodoxe [1]! C'est la continuation de l'habile tactique des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, tactique qui consistait, de la part de Rome, à accuser les orthodoxes de pactiser avec les protestants et de corrompre ainsi leur théologie. Et certains orthodoxes, pour mieux mettre à néant cette accusation, se rapprochaient de la théologie romaine, y puisaient même des arguments, pour mieux réfuter les protestants, leurs ennemis religieux et leurs ennemis politiques! C'est ainsi que certains théologiens orientaux, au lieu d'attirer plutôt à eux les protestants pour triompher ensemble de la papauté, leur ennemie commune, se sont laissé attirer par les papistes et se sont ultramontanisés sans s'en apercevoir. Les papistes du *Bessarione* savent très bien que les Orientaux ne sont nullement enclins au protestantisme, mais néanmoins ils les accusent très habilement de protestantisme détourné, dans l'espoir que les Orientaux, piqués par cette accusation, frapperont plus fortement sur les protestants pour mieux se disculper.

Le temps de ces habiletés plus diplomatiques que théologiques est heureusement passé. Les théologiens sérieux ont autre chose à faire que perpétuer les rancunes et l'embrouillamini du passé; ils doivent n'être plus les esclaves d'aucun mot obscur, ni d'aucune formule odieuse. Ce sont des études impartiales et solides que les fidèles attendent d'eux, et non des anathèmes qui seraient ridicules s'ils n'étaient odieux. Ces études faites aujourd'hui avec calme et en dehors des passions théologiques et ecclésiastiques d'autrefois, feront voir avec plus d'évidence les vrais dogmes professés par l'ancienne Eglise universelle. Notre devoir à tous est de reviser les débats dogmatiques que Rome a envenimés autrefois, et de rétablir la vérité objective, en dehors de tout esprit de parti, d'après les documents mêmes de l'histoire.

6. Notre conviction est que les divisions qui règnent dans les Eglises protestantes, tiennent, en très grande partie, à la défectuosité du critérium protestant dans les questions dogmatiques: elles ne sont plus dans le rayon visuel. Aussi ne voient-elles plus le dogme; elles vont même jusqu'à dire que le christianisme, sous prétexte qu'il est une vie, n'est pas une doctrine,

---

[1]) Voir la *Revue catholique des Revues*, 5 février 1897, p. 253.

comme si la vie religieuse était possible sans doctrine, et comme si le Christ n'avait pas dit qu'il est « la vérité et la vie ». C'est « la vérité » qui les délivrera, *veritas liberabit.* Si non, elles n'auront pas la vie. Donc, ou elles recourront à un critérium meilleur qui leur montrera exactement ce qu'a été le christianisme primitif et l'ancienne Eglise, ou elles périront. Nous sommes surpris, en vérité, que cette question du critérium ne soit pas mise sérieusement à l'étude parmi les théologiens protestants qui voient à quelles confusions conduisent l'individualisme sans frein et le libre examen sans règle.

7. Donc, en un mot, catholiques et orthodoxes nous sommes, catholiques et orthodoxes nous resterons. Grâce à notre critérium infaillible, nous professons réellement le dogme de l'ancienne Eglise indivisée des huit premiers siècles, et nous ne pouvons heureusement dévier ni à droite ni à gauche, parce que l'histoire est l'histoire et qu'il est impossible de fausser les textes des Pères. Le trésor de la foi catholique que nous avons reçu, nous le défendrons donc énergiquement et le transmettrons intégralement, sans addition ni retranchement, à nos descendants.

Mais si nous sommes *fidèles,* nous ne sommes pas *sectaires.* Loin de nous la haine, le mépris et le fanatisme. Nous ne nous détournons que des adversaires déloyaux, qui cherchent leur domination et non la vérité. Autant nous fuyons l'hérésie, autant nous sommes respectueux envers les âmes droites, qui, autant que nous, aiment la vérité et le Christ; et de telles âmes abondent dans les Eglises protestantes comme dans toutes les Eglises. Nous le répétons, nous répudions hautement l'argument qui consiste à dire: « Les protestants ont enseigné telle doctrine, *donc* cette doctrine est fausse. » Pour nous, nous disons: Les protestants enseignent telle doctrine; examinons-la à la lumière du critérium catholique *exactement appliqué;* si elle est erronée, nous la rejetons, non parce qu'elle est protestante, mais parce qu'elle est erronée; si elle est vraie, nous l'acceptons, non parce qu'elle est protestante, mais parce qu'elle est vraie. Et toutes les fois que protestants et catholiques seront d'accord ainsi, loin de crier au scandale avec les sectaires, nous bénirons Dieu de rétablir la paix et l'union parmi ses enfants.

E. Michaud.